

Judaïsme et amazighité. Histoire et témoignage

La présence plurimillénaire des juifs amazighs en terre marocaine est attestée par les registres d'état civil consignés par les rabbins, par les patronymes juifs d'origine amazighe – Amzallagh, Amoyal, Amselem, Azaryahy, Azeroual, Azoulay, Benhamou... –, par les données démographiques du protectorat (années 1936-1940), lesquelles font état d'un habitat juif massif dans plusieurs localités berbères et à majorité amazighophone.

Il n'est pas exagéré de dire que le judaïsme marocain en général et amazigh en particulier est un miroir des soubresauts que la société marocaine a subis sous les maîtres successifs du pays : Phéniciens, Carthaginois, Romains, Arabes, Français et Espagnols, jusqu'à la création de l'Etat d'Israël et l'indépendance du Maroc. Rien n'est plus faux que d'identifier ce judaïsme au mellah, au négoce et à la finance au service des sultans, ou encore au protectorat. Le judaïsme marocain d'origine est rural, montagnard et majoritairement amazigh. Des juifs étaient paysans. En attestent des documents en ma possession et des témoignages de mon grand-père, mort en 1967, et de mon père, décédé en 2005, qui ont acheté des terres agricoles à des juifs et qui étaient associés à eux dans des activités d'élevage. Cette pratique, je l'ai moi-même constaté de 1957 à 1970, était courante dans les montagnes et vallées du haut Atlas et de l'Anti-Atlas.

Bien sûr, la présence juive était forte et ancienne aussi en milieu urbain, notamment dans les villes impériales depuis les Mérinides ; mais leur itinéraire les a conduits des montagnes vers les villes et des activités rurales vers le commerce. Dans leurs localités d'origine, les juifs étaient concentrés autour des chefs-lieux où se tenaient les souks hebdomadaires (Ksar-Souk, qui veut dire hameau du marché hebdomadaire) et où siégeaient les assemblées représentatives et les chefs des tribus. Sous le protectorat, ils ont afflué vers les centres administratifs où siégeaient les officiers des affaires indigènes. Mais ils n'étaient pas enfermés dans des mellahs emmurés : leurs rues côtoyaient les rues des musulmans, leurs échoppes se trouvaient dans l'enceinte du village-souk et leur mode de vie était comparable à celui de leurs compatriotes musulmans, chacun avec ses habitudes et ses rites. Ils étaient en majorité pauvres parmi les pauvres.

Les rapports des officiers des affaires indigènes évoquaient des mellahs là où il n'y en avait pas ; était mellah pour eux toute rue ou quartier où résidaient des juifs. J'ai moi-même pris mes déjeuners, tous les jours où nous avions classe pendant les cinq années de mes études primaires à « l'école musulmane de Gourrama » (sud-est du Haut Atlas dans les hauts plateaux semi-arides), chez Moshi et Johra qui cuisinaient pour nous, les quatre ou cinq élèves de ma famille, et qui habitaient une maison mise gracieusement à leur disposition par mon père. La cuisine était mixte dans le partage et le respect des traditions de chacun. Moshi, comme d'autres juifs (et musulmans) était analphabète, et ne parlait que l'amazigh. Tailleur pour nomades pauvres, il avait une vieille machine « Singer » version 1950, dans une petite échoppe de 10m², propriété de mon père. Les professions des pères des élèves juifs de l'école de Gourrama, telles qu'elles sont consignées dans les registres de l'école, montrent qu'ils étaient comme lui dépourvus de formation : épicier, cordonnier, menuisier, maçon, commerçant, tailleur, artisan, colporteur, ou encore « israélite sans emploi ».

« L'école musulmane de Gourrama » a valeur d'exemple. En effet, si la première école de l'Alliance israélite universelle a été ouverte à Tétouan dès 1862, la plupart des enfants juifs fréquentaient les mêmes écoles que leurs compatriotes musulmans et ce n'est qu'à partir de la décennie 1950 que l'Alliance israélite a accéléré la mise en place de son réseau d'écoles. Comme à Gourrama, enfants juifs et musulmans amazighophones fréquentaient les mêmes classes. Ils parlent l'amazigh, le judéo-amazigh, le judéo-arabo-amazigh. Dans les fêtes et cérémonies collectives et familiales, les juifs dansaient l'ahwache, l'ahidous et tous les autres genres régionaux de danses, chants, contes et poésies amazighs. La renaissance en Israël de ces chants et danses marocains en général et amazighs en particulier, signifie bien que l'amazighité est une composante de leur identité et qu'ils la portent haut et fort avec élégance, raffinement et beaucoup de travail de modernisation et d'épanouissement.

Débarquer avec des idées simples dans cet univers riche et complexe, largement méconnu et peu étudié encore, c'est se condamner à ne rien comprendre à la riche mosaïque communautaire marocaine, et en particulier au judaïsme amazigh, patrimoine commun à tous les Marocains d'ici et d'ailleurs. Dans les petites localités de l'Anti-Atlas, du Haut Atlas, des vallées des régions arides, dans le Rif et les oasis, les juifs partageaient les mêmes espaces que les musulmans. Certes, des spécialisations professionnelles se sont structurées dans la durée. Mais aucune activité n'était interdite aux juifs ; en temps normal, la dhimmitude n'avait aucun effet. Certes encore, pendant les périodes d'instabilité les prédicateurs zélés les stigmatisaient au nom des interprétations qu'ils se faisaient de la notion de djihad et de « Dar al-islam ». Mais ces personnages étaient souvent étrangers aux tribus berbères qu'ils soumettaient et pressuraient.

Concluons. Le judaïsme amazigh est un patrimoine de tous les Marocains. Il est certes désormais minoritaire, mais ce n'est pas une raison pour le minoriser. Il a marqué et continue de marquer notre histoire, notre culture et notre être intime. Il est urgent de le travailler et de le réhabiliter par la recherche scientifique et universitaire, par son incorporation dans le cursus scolaire, par la collecte de tout ce qui peut l'être, afin d'en faire un levier de la cohésion de la nation marocaine avec toutes ses croyances, ses sensibilités, ses variantes culturelles et cultuelles. C'est un gage d'épanouissement collectif, de développement de l'industrie culturelle, des arts et de l'économie touristique – un véritable « soft power » au service du rayonnement, de la stabilité et du développement du Maroc.

Driss KHROUZ.

Aout 2022.

Bibliographie.

Collectif. Juifs du Maroc. Identité et Dialogue. Ed. La Pensée Sauvage. Grenoble. 1981.

Germain Ayache. « La Recherche au Maroc sur l'Histoire du judaïsme marocain » in juifs du Maroc. Identité et dialogue (op. cité, 1981).

Ahmed TAOUFIK, « Les juifs dans la société marocaine au 19^{ème} siècle : l'exemple des juifs de Demnate », p. 153 à 166. Juifs du Maroc. Identité et dialogue (op. cité, 1981).

Simon Lévy, « La communauté juive dans le contexte de l'histoire du Maroc, du 17^{ème} à nos jours » p.105 à 152 dans juifs du Maroc. Identité et dialogue (op. cité, 1981).

Elie Barnavi. Collectif Histoire universelle des juifs ; de la genèse au XXIème siècle. Hachette. Paris. 1992.

Haim Zafrani, Mille ans de vies juives au Maroc. Edition Maisonneuve et Larose. Paris, 1983.

Joseph CHETRIT, « le judéo-berbère » in Langages in jewish communities, past and present. Ed. Benjamin HARRY and Sarah BENOR. Berlin ; De Gruyter- Mouton 2018